

フラッシュバック Quand j'avais six ans, l'univers des livres se divisait pour moi en deux familles : les *livres de lecture* et les *livres d'images*. Les *livres de lecture* étaient des livres d'école, et cela aurait dû me les rendre moins sympathiques que les *livres d'images*. Mais c'étaient des livres d'école d'une espèce particulière, beaucoup plus facile à apprivoiser que les livres de calcul, par exemple. Car au lieu de se présenter comme des grimoires ternes et incompréhensibles, ils me proposaient des histoires, accompagnées de dessins extraordinaires.

Bref, j'ai appris dans l'un de ces *livres de lecture* qu'il existait un pays, nommé *Japon*, dont les habitants, qui semblaient tous se promener dans la robe de chambre de ma mère, avaient l'habitude de se moucher dans des carrés de papier. Et, franchement, ça m'a paru dégoûtant. Je trouvais bien plus propre de garder au fond de ma poche, roulé en boule humide, le grand linge à carreaux qui épongeait mon rhume.

Dans le même *livre de lecture* j'ai lu l'histoire d'un enfant qui, venu d'un pays lointain, n'avait jamais vu la neige. Je ne sais pourquoi le souvenir de ce récit reste pour moi attaché au Japon, puisqu'il neige énormément dans ce pays... Mais c'est ainsi, et cette cristallisation mystérieuse s'explique peut-être par la rencontre, grâce au même livre, du mot *Japon* avec une croyance plus abstraite que je commençais à former : celle qu'il existait des pays assez éloignés pour qu'on n'y connaisse rien des objets et des phénomènes qui me paraissaient les plus familiers — ce qui, je l'apprendrais plus tard, s'appelle l'*exotisme*.

かみかぜ Je prononçais *camicazz*. Par court-circuit avec *camisard*, j'imaginai des pilotes allant au suicide en chemise blanche et débraillée. Mon copain N'Guyen collectionnait les maquettes d'avions de combat. Il ne m'en voulait pas de l'avoir appelé *niaquoué* et me racontait en plissant les yeux des histoires de *camicazz*. Je l'écoutais avec attention : sa famille était du coin, il devait s'y connaître.

ぼんさい Je prononçais aussi *bonzaï*, parce que je supposais confusément que les bonzes s'entouraient de *bonzaï*. J'ai lu plus d'une fois que les *bonzaï* étaient « de petits arbres torturés » par des sadiques.

じよげん Un jour, par hasard, j'ai mis la main sur la nouvelle de Kawabata *La Danseuse d'Izu*. Et je suis parvenu à la dernière page de cette lecture inaugurale en espérant encore qu'une péripétie se déclenche. Nourri aux romans d'aventures et aux classiques bien charpentés d'une littérature scolaire cent pour cent française, j'ai eu l'impression d'avoir cherché à saisir un nuage. En refermant le volume, j'aurais été plus serein si j'avais pu lire que le héros venait de retrouver ses parents qu'il croyait morts ; ou, à défaut, qu'il était entré dans une famille adoptante — et celle de la danseuse me paraissait tout indiquée.

かんしゃのしるし    Quand je me suis assis, la première fois, dans l'avion d'Air France qui allait quitter Roissy pour Narita, je n'en avais pas appris beaucoup plus que ce que je viens de décrire. Sans que je m'en rende compte, je transportais encore au fond de moi ce bric-à-brac de souvenirs mêlés de croyances naïves.

C'est donc par des chimères que s'est d'abord annoncée à moi ma seconde patrie sentimentale. Et à l'époque où elles se sont formées, j'étais trop jeune pour comprendre que de telles images sont toujours colorées par notre propre reflet.

Aujourd'hui que je suis parvenu aux antipodes du message indistinct qu'elles me délivraient, je constate qu'elles n'ont pas empêché ma rencontre avec le Japon. Peut-être même, au fond, l'ont-elles favorisée. C'est pourquoi, lorsque je pense au rôle généalogique qu'elles ont joué dans ce rendez-vous, je les regarde avec plus de tendresse que de réprobation.